



â??Une lettre de lâ??enferâ?? : Dr Azz a-Din

Description

Nous publions cette traduction dâ??une lettre du Docteur Azz aDin, Ã©crite depuis Gaza en aoÃ»t 2025

Par le Dr Azz a-Din, aoÃ»t 2025



À l'hôpital el Nasser, des personnes prient pour leurs morts, le 5 août 2025 (photo Doaa Albaz pour Active Stills)

Je n'ai pas ces mots en tant que médecin, ni en tant que fils, ni en tant qu'homme. J'ai crié en tant que personne qui est descendue dans les profondeurs de l'enfer et qui en est revenue, non pas avec une prophétie, mais avec un silence dans la gorge et du sang sous les ongles. Ce que vous allez entendre n'est pas un message. C'est une confession. Un cri. Le témoignage de notre chute. Et que Dieu me pardonne ? peut-être une dernière prière.

Nous sommes pris au piège dans un tourbillon. Une grande roue de souffrance qui nous broie, et ce n'est pas un accident. C'est l'œuvre de l'homme. Ce n'est pas le destin qui nous affame, ni le ciel qui nous bombarde ; c'est la logique des puissants, les rituels de la violence, le calcul froid de la géopolitique, qui ont transformé nos rues en abattoirs.

Chaque matin, je me réveille avec la même pensée : la batterie est-elle morte ? Pas la mienne, la mienne est morte depuis longtemps ; celle de mon téléphone. J'ai besoin qu'elle tienne assez longtemps pour que je puisse la recharger à l'hôpital. Pour rester connecté à quelque chose, n'importe quoi qui suggère que nous faisons toujours partie du monde des vivants. Il n'y a pas d'eau, pas de petit-déjeuner, pas de routine. Il n'y a qu'un seau taché de sel, rempli d'eau de mer, à l'endroit où se trouvait autrefois unvier. Je me lave le visage non pas pour le nettoyer, mais pour me rappeler que je suis encore de chair et de sang, que je ne suis pas encore réduit en poussière. Je ne mange pas. Nous mangeons une fois par jour, lorsque nous y parvenons. Nous conservons les restes pour un repas partagé en milieu de journée : du riz, des lentilles, du silence. J'arrive à l'hôpital et le médecin m'accueille avec une liste de priorités : pas d'implants orthopédiques, pas de prométhazine, pas de certitude, pas d'espoir.

Les sols sont rouges, pas comme une métaphore, pas comme un slogan politique ; ils sont rouges. Et je me pose la question suivante : notre sang est-il vraiment rouge ? Sommes-nous faits de la même substance, de la même souffrance, du même souffle divin qui animait autrefois les poumons d'un homme ? Si oui, pourquoi mourons-nous comme des vermines, pourquoi le monde détourne-t-il les yeux pendant que nous pourrissons à la vue de tous ? Pourquoi la faim d'un seul otage secoue-t-elle même des nations, alors que les corps maciés d'un million d'enfants ne suscitent qu'une indolente polie ?

J'ai perdu 15 kilos. Mes os ont désormais des noms. Mes joues sont des cavités creuses. Les enfants. Mon Dieu, les enfants sont méconnaissables. Ce ne sont plus des enfants. Ce sont des ombres avec des yeux. Pourtant, j'ai dit : libérez les otages, tous, sans conditions. Car personne ne m'écrit que sa vie soit changée comme une monnaie. Mais maintenant, je vous demande, non, j'exige une réponse de votre part : qui se battra pour nous ? Qui exigera notre libération de ce tribunal monstrueux qui nous a condamnés au feu et à la famine ? Nous n'avons pas choisi cette guerre, nous n'avons pas allumé la flamme. Nous ne sommes que le combustible, rien de plus. Nous sommes l'allumette qui fait brûler les gros titres. J'ai essayé de m'échapper. J'ai supplié, j'ai soudoyé, j'ai pleuré comme un enfant. Mais j'ai échoué. Et maintenant, tout ce qui reste, c'est ça. Rester en vie un jour de plus dans un endroit destiné à éteindre la vie elle-même.

Vous voulez parler du nombre de victimes ? Voici : ce matin, vingt femmes ont été crasées sous les roues d'un camion de secours. Elles couraient pour obtenir de la nourriture, combattaient les voleurs à mains nues, déchiraient les sacs avec leurs dents, non pas pour de la viande, mais pour des lentilles, du riz, pour avoir la chance de respirer un jour de plus. Soixante mille morts, cent cinquante mille mutilés, sans membres, sans avenir, la plupart d'entre eux des enfants. Ces enfants n'ont rien fait. Leur seul crime est d'être nés à Gaza. Nés du mauvais côté d'une ligne imaginaire, une ligne tracée par des hommes en costume, dans des salles climatisées, avec de nombreuses cartes. Ces enfants ressemblent exactement aux enfants de Bééri. Les mêmes yeux, les mêmes mains, les mêmes pieds. La même innocence brillante qui est difficile à supporter. Et pourtant, pour les uns, il y a le deuil, et pour les autres, l'effacement. Je vous demande maintenant, si vos enfants étaient nés ici, seraient-ils encore en vie ? Appelleriez-vous encore cela une guerre ?

Nous ne sommes pas des chiffres. Nous ne sommes pas des déchets. Nous sommes la mère qui enterre son fils de ses propres mains. Nous sommes le père qui rassemble ce qui reste de sa famille dans un sac en plastique. Nous sommes la petite fille qui continue à murmurer une berceuse à sa sœur morte. Ce n'est pas l'enfer tel que l'imaginent les théologiens. Ce n'est pas la justice divine. Ce n'est pas le lac de feu du Livre de l'Apocalypse. C'est bien pire. Parce que cet enfer est créé par l'homme. Je vous jure que dans l'enfer de Dieu, aucun enfant ne souffre. Dans l'enfer de Dieu, personne n'est torturé à cause de la géographie de son lieu de naissance. Dans l'enfer de Dieu, la justice respire encore quelque part sous les cendres. Mais ici, les enfants meurent pour le plaisir, et le monde appelle cela de la défense. Et le monde regarde, et le monde ne fait rien. Que j'écrive ces mots en tant que témoin, en tant que prophète, en tant qu'homme dont le destin est scellé, en tant que médecin, en tant que fantôme, j'écris ces choses parce que quelqu'un doit le faire. Parce que si nous mourons sans que personne ne parle, même Dieu ne trouvera pas nos ossements. Depuis la bande de Gaza, par-dessous les décombres, par-dessous le ciel, par-dessous l'histoire, je respire encore. Pour l'instant.

Traduction : JB pour l'Agence Média Palestine
Source : [Analytic Room](#)

date créée
2025/11/14